

LA DICTATURE DE LA GOUVERNANCE A TRAVERS BRANLE-BAS EN NOIR ET BLANC ET PERPETUE ET L'HABITUDE DU MALHEUR DE MONGO BETI

Jennifer Sesugh Adugu

Benue State University, Makurdi

Résumé

Cette étude, la dictature de la gouvernance à travers branle-bas en noir et blanc et perpétue et l'habitude de malheur explore les aspects complexes de la gouvernance contemporaine, mettant en lumière les défis persistants qui entravent le progrès sociétal. En ce penchant sur des incidents marquants et des situations polarisées. L'article adopte une théorie sociale et politique de Gayatri Chakravorty Spivak. Cette communication examine les aspects négatifs de la gouvernance, représentés métaphoriquement par le noir et le blanc. À travers une analyse approfondie, Mongo Beti dévoile comment les crises récurrentes et les dysfonctionnements systématiques ont instauré une dynamique de perpétuation, sapant la confiance du public dans les institutions gouvernementales. Branle-bas en noir et blanc et Perpétue et l'habitude de malheur illustrent les tumultes et les controverses qui caractérisent souvent les décisions politiques et la gestion des affaires publiques. Par ailleurs, cette étude explore la notion de l'habitude du malheur en examinant les schémas récurrents de mauvaise et les conséquences néfastes qui en résultent pour la société, Mongo Beti propose une réflexion approfondie sur les mécanismes qui perpétuent ces habitudes et entravent l'évolution positive. Cette communication offre un regard critique sur les enjeux actuels de la gouvernance en soulignant la nécessité d'une réflexion profonde et de réformes significatives pour surmonter les défis persistants et construire un avenir plus prometteur.

Introduction

Pendant la période coloniale, on a assisté dans le monde littéraire africain à une prééminence des romans anticolonialistes, des romans dits de dénonciation et de contestation. Il faut rappeler qu'avant l'émergence des premiers auteurs africains anticolonialistes, il y a eu des textes littéraires consacrés à l'Afrique coloniale, mais produits par des occidentaux de passage sur le sol africain, ou par des colonisateurs en exercice dans les différentes colonies françaises. Alors que certains de ces textes dépeignaient le côté exotique de l'Afrique, démontrant ainsi leur « parfaite maîtrise » des cultures et des peuples africains, d'autres essayaient de justifier le « bien-fondé », le « côté humaniste et salvateur » de la colonisation.

À l'approche des indépendances, surtout avec la création des éditions Présence Africaine, (à vocation anticolonialiste), l'écrivain camerounais Mongo Béti dans un article intitulé « Afrique Noire » (1955) va hausser le ton vis-à-vis du système colonial. Il va inviter ses compères à la prise de position en ces termes :

La première réalité de l'Afrique Noire, je dirais même sa seule réalité profonde, c'est la colonisation et ce qui s'ensuit. La colonisation qui imprègne aujourd'hui la moindre parcelle de corps africain, qui empoisonne tout son sang, renvoyant à l'arrière-plan tout ce qui est susceptible de s'opposer à son action. Il s'en suit qu'écrire sur l'Afrique Noire, c'est prendre parti pour ou contre la colonisation. Impossible de sortir de là (137-138).

Le ton étant ainsi donné, le roman africain servira particulièrement comme instrument redoutable de lutte anticolonialiste jusqu'à l'avènement des indépendances. L'acquisition de l'indépendance par les pays africains, au lieu de marquer une rupture avec la politique coloniale, va plutôt apparaître comme une continuité.

La déconvenue de la gouvernance de l'ère postcoloniale à travers *Branle-bas en noir et blanc* et *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Beti illustre de manière poignante les dérives et les paradoxes persistants qui caractérisent les sociétés africaines après la période coloniale. Ce roman, *Perpétue et l'habitude du malheur* met en lumière les réalités troublantes de l'exploitation et des abus de pouvoir qui sévissent dans le contexte politique. En dénonçant la nature oppressive des systèmes politiques, Mongo Beti expose les conséquences néfastes de la gouvernance non éthique et non responsable. L'histoire souligne les injustices subies par les individus, révélant ainsi les profondes failles d'un système où la corruption et le favoritisme règnent en maîtres.

À travers une exploration critique de la politique, l'auteur nous invite à réfléchir sur les conséquences dévastatrices de l'absence de transparence, de la violation des droits fondamentaux et de l'impunité des dirigeants. L'exploitation et les abus de pouvoir dans le contexte de la politique à travers *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti est un sujet qui met en lumière les déceptions et les conséquences néfastes de cette sorte de la gouvernance. Dans ce roman, Mongo Beti expose de manière critique la réalité de la gouvernance politique et explore les thématiques de la perpétuation du malheur et des habitudes néfastes qui en découlent. Cette étude examine comment le pouvoir politique peut être utilisé de manière abusive et exploitative, entraînant des conséquences désastreuses pour la société et les individus.

En ce qui concerne l'approche théorique qui oriente cette étude, L'approche théorique choisie pour cette étude est la critique sociale et politique de Gayatri Chakravorty Spivak. Spivak est une théoricienne postcoloniale qui a développé des idées sur la subalternité et la

voix des marges sociales et politiques. Étant donné que notre thèse se concentre sur la gouvernance post-indépendante, il est important d'adopter une approche théorique qui explore les dimensions sociales et politiques des romans de Beti.

La théorie soutenue dans cette étude est que la gouvernance politique, lorsqu'elle est corrompue et dépourvue de responsabilité, perpétue un cycle de malheur et d'habitudes néfastes. À travers l'analyse de ces deux romans de Mongo Beti, nous avons examiné comment les abus de pouvoir, l'exploitation et l'injustice se manifestent dans le contexte politique. Nous avons exploré également comment ces pratiques toxiques deviennent des habitudes enracinées dans la société, perpétuant ainsi un cercle vicieux de malheur et d'oppression. Cette théorie met en évidence l'importance de remettre en question les structures politiques défaillantes et de promouvoir une gouvernance plus responsable et équitable pour briser ce cycle destructeur. Nous avons rappelé l'importance cruciale de la recherche d'une gouvernance plus juste et équitable pour le bien-être de tous.

L'exploitation et les abus de pouvoir dans le contexte de la politique à travers les œuvres de Mongo Beti est un sujet qui explore les thèmes de l'exploitation et des abus de pouvoir dans le contexte politique. Dans son roman, Mongo Beti critique la nature oppressive des systèmes politiques et met en lumière les injustices auxquelles sont confrontées les individus. L'histoire sert de réflexion sur les conséquences négatives du pouvoir non contrôlé en politique et sensibilise à la nécessité de responsabilité et de justice.

Clarification du concept de l'exploitation et l'abus de pouvoir

En général, il semble plus facile de définir un régime autoritaire, de quelque type qu'il soit, de façon négative par rapport à un régime démocratique. Comme nous avons ditci-haut, les actes posés par un état ou un gouvernement sont au nom du peuple, autrement dit par le peuple et pour le peuple. Il signifie que celui-ci est plus « fort » que le gouvernement, et par conséquent, il s'agit du pouvoir démocratique, encore appelé « pouvoir du peuple » (258), selon la définition grecque de démocratie.

Par contre, si ces actes vont à l'encontre des intérêts de la population, alors l'on va parler de régime dictatorial, ce qui implique l'absence de liberté de cette population. Ce qu'il faut mentionner dans ce type de pouvoir, c'est que le gouvernement ne cherche pas à représenter les intérêts du peuple, mais plutôt à imposer sa vision par des moyens peu orthodoxes tels que la corruption, le favoritisme ou encore la violence. En effet, ce qui caractérise un régime dictatorial et qui le distancie d'un régime dit démocratique, c'est le monopole du pouvoir par un individu ou un groupe d'individus. Le processus politique, des droits et libertés et la prépondérance de la violence physique et morale sont les éléments du régime dictatorial.

Pouvoir dictatorial et écriture romanesque africain

Si l'on se réfère à Bourdieu, pour lui :

«L'habitus » ou le vécu quotidien est l'élément fondamental qui interpelle le romancier, et qui en même temps, contribue à former sa conscience sociale et déterminer sa façon d'appréhender la réalité sociale dans toute sa complexité, alors il y a lieu d'affirmer sans se tromper que le roman africain postcolonial reflète le monde politique africain réel (46). Certes, les référents temporels et spatiaux apparaissent fictifs, mais en réalité c'est le monde réel romancé.

Au travers des récits fictifs, les écrivains africains parviennent à faire transparaître leur vision sur le monde qui les entoure, et à exprimer les angoisses qui plombent le quotidien de leurs semblables. C'est d'ailleurs ce qui transparaît dans ce rappel, ce cri d'alarme de Patrice Nganang envers ses compères écrivains : « Si la génération d'auteurs africains d'aujourd'hui est née indépendante, elle a grandi avec les dictatures. Ce moment ironique mais fondateur de sa parole est important, et ne saurait être oublié dans l'analyse des œuvres qu'elle publie » (198). Selon Nganang, toute étude critique d'une œuvre africaine postcoloniale devrait faire ressortir indubitablement un aspect de la dictature tel que la violence et l'exploitation pour ne citer que ceux-là. On pourrait dire qu'aborder un roman de notre ère sans y voir l'ombre de la dictature, signifierait que l'on est passé à côté de l'essentiel.

Les propos de Nganang laissent entrevoir un fait, à savoir le rôle de l'écrivain. L'écrivain devrait être dans une moindre mesure, un témoin oculaire de son temps. De ce fait, ce serait odieux, voire suicidaire de sa part de garder le silence vis-à-vis des événements fâcheux de son temps qui détruisent la société africaine. Puisqu'étant doté d'un solide capital culturel, c'est au romancier que revient la lourde tâche de libérer ses semblables et de les émouvoir. Cette évidence à propos du rôle de l'écrivain dans la société est bien élucidée par Tierno Monénembo :

Le romancier n'est pas une conscience. C'est une âme inquiète. Ce n'est pas une étoile, c'est un feu follet qui brûle et s'éteint de toutes les passions. Ce n'est pas un éclaireur, c'est un homme simplement exalté qui cherche à communiquer son exaltation. Il n'analyse pas. Il ne juge pas. Il ne tranche pas. Il est ému et s'il a un rôle, c'est celui d'abord d'émouvoir (292).

On s'aperçoit donc, que l'écrivain est un homme éveillé, attentif, prompt, qui n'arrête pas d'interpeller sa société au sujet de ses déviations et imperfections. Ceci étant, l'écrivain a sa raison d'être dans une société. C'est à travers des livres dérangeants comme ceux de Mongo Beti tels que *Mains basses sur le Cameroun*, *La France contre l'Afrique*, qui dénoncent et contestent certaines réalités ignobles de la politique postcoloniale que naissent

les débats. L'écrivain sera toujours « la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche » (292).

Ce n'est donc pas un hasard si les écrivains africains postcoloniaux font de la dictature un sujet de prédilection dans leur production littéraire.

Dans l'univers romanesque où nous plonge Mongo Béti, le partisan du régime dictatorial et leur chef vivent dans l'opulence. Voici à ce titre, la description faite par le narrateur dans l'œuvre de Mongo Béti d'une scène marquant le retour du président d'un de ses innombrables voyages :

Défilèrent alors, à la queue leu leu et à vive allure, certes, mais sans précipitation excessive, une trentaine de Mercedes dernier cri, aux vitres teintées. Elles précédaient de peu une Mercedes grise aux vitres teintées également, mais aussi longue et vaste qu'un wagon-lit de l'Orient-Express ou le Western Union. C'est celle où le président avait pris place, disait-on, car personne ne l'avait vraiment vu (25-26).

Le spectacle offert par le cortège présidentiel et le nombre impressionnant de Mercedes dernier cri qui accompagnent le président, sont le symbole de l'étalage de la puissance et de la « réussite » matérielle du régime.

L'abus de pouvoir

Branle-bas en noir et blanc est une suite de *Trop de soleil tue l'amour* publié un an plus tôt. Dès le début du roman, nous voyons déjà les forces en place : les nouveaux dirigeants africains dans toutes leurs puissances, et leurs éternels opposants sur la scène politique africaine. Il y a aussi les néo-colonialistes, les Blancs. Les appareils répressifs sont mis rapidement en place par les dictateurs pour intimider les opposants.

Le régime organise les disparitions mystérieuses des opposants. Parfois ce sont des arrestations arbitraires, des séances de bastonnades publiques et de fois, des exécutions sommaires. C'est pourquoi un passant s'écrie : « Un flic qui exécute un citoyen en plein jour, et pour son compte personnel encore, il faut venir ici pour voir ça » (56).

Dans *Branle-bas en noir et blanc* l'histoire commence avec la disparition d'Elisabeth et de Zamakwe le journaliste et amant d'Elisabeth. Puis Eddie, l'avocat et ami de Zamakwe décide d'entreprendre une enquête surtout afin de trouver Elisabeth avec peu d'information à leur disposition

Mongo Béti adopte dans *Branle-bas en noir et blanc* un style de roman policier, c'est-à-dire qu'un acte criminel ayant été commis, il faut retrouver les coupables. De ce fait, nous pouvons également affirmer que c'est un récit rétrospectif. Car les deux récits remontent à

la source d'un mal, d'un acte et essayent de trouver les causes. C'est également un récit non chronologique, qui dans ce cas du style pourrait traduire l'anarchie, le désordre qui règne dans ce milieu dépeint par Mongo Béti. C'est ce qui ressort des 24 chapitres que compte le roman. Les histoires ne se suivent pas dans un ordre chronologique, elles sont détachées les unes des autres ou parfois elles s'entrent chevauchent.

Nous avons noté dans les deux romans une présence remarquable de l'oralité et du parler populaire. L'auteur écrit comme on parle. L'oralité tout comme le parler populaire dévoile le statut social de certains personnages dans les deux romans. C'est d'ailleurs ce facteur identitaire que souligne Thomas Melone, quand il déclare :

Mongo Béti aime dans ses œuvres à transcrire le parler populaire camerounais. Il excelle à mettre dans la bouche de ses divers personnages le style de leur niveau éducatif ou leur condition sociale, avec de savoureuses intrusions du parler tribal, faisant ainsi de son œuvre un condensé des traits dialectaux, un amalgame de français volontairement maladroit et langues indigènes, exigence de couleur locale ou variations de sa fantaisie (183).

Le cas illustratif est celui du taximan dans *Branle-bas en noir et blanc*, lorsqu'il est interpellé par un policier, faute de permis de conduire : Rien, patron, répondit le taximan. Pas de permis. Pas d'assurance :

Rien. On fait tout comme ça, hein. Tu tombes sur le mange-mille-là, tu donnes deux mille, tu es tranquille pour la journée. L'assurance, le permis, tu trouves même l'argent où (19) ?

De même, dans ce passage où une jeune femme s'interroge sur la destination des multiples et perpétuels déplacements du président, nous remarquons qu'elle se sert du parler populaire : « - Aka, tu dis seulement Brunei, Brunei, mais ouais, Brunei, c'est même où ? Tu connais Brunei, toi ? C'est tout près ? C'est très loin ? C'est où ? Qui connaît même ça ? » (23). En effet, à travers le parler populaire, Mongo Béti non seulement s'identifie et compatie avec les tiers monde en lui donnant la parole, mais s'en sert aussi pour plonger le lecteur dans le quotidien sordide des opprimés. Ce faisant, cela démontre le souci de réalisme qui anime cet auteur.

L'exploitation

Perpétue dans le roman éponyme est symbolique du Cameroun en particulier après l'indépendance du pays et de l'Afrique en général. Nous voyons que Perpétue est « vendue » par une mère dénaturée, puis tyrannisée, frustrée et soumise à un mari veule qui lui a été imposé. Elle a été prostituée et espionnée par ce bourreau de mari. Même l'entreprise de couture qu'elle est en train de mettre sur pied ne réussit pas. Elle découvre

qu'elle ne peut pas vivre indépendamment de son mari, comme à l'indépendance, l'Afrique ne pouvait pas vivre sans le support des ex-colons.

Dans l'entrevue de Biakolo avec Beti, celui-ci dit que Perpétue symbolise alors le Cameroun et aussi l'Afrique « violée, spoliée et saccagée par les dirigeants africains et les forces coloniales et néocoloniales » (40). Elle symbolise l'Afrique exploitée et ravagée par ces néocolonialistes agissant sous le couvert d'une soi-disant assistance technique. Tous les efforts de Perpétue pour se libérer sont toujours frustrés par son mari, Édouard, ou par les agents du régime de Baba Toura. Le drame de Perpétue est parallèle à celui de la société car son mari Édouard n'est que Baba Toura en miniature. Perpétue et le quartier de Zombotown sont tyrannisés et persécutés comme la société et tout le pays sont tyrannisés, exploités et appauvris par Baba Toura. L'enquête d'Essola sur la mort de Perpétue est une enquête sur la condition de l'Afrique sous l'indépendance. Beti affirme lui-même dans la même entrevue qu'il considère le personnage de Perpétue comme symbolique :

« Je le dis plusieurs fois dans le roman lui-même que Perpétue, du moins le personnage, est symbolique. C'est un personnage auquel j'ai voulu donner une dimension symbolique. Je pense que le nom Perpétue contient quelque chose de fatalité, de la continuité dans la condition féminine, et aussi dans la condition africaine. Les deux conditions se ressemblent d'ailleurs : il y a une espèce de la fatalité qui fait que tous les efforts de Perpétue et de la femme en général – de même tous les efforts des africains pour se libérer – avortent toujours à son point de départ. C'est cette espèce de désespoir que j'ai voulu signifier dans le monde de Perpétue. Le personnage est donc forcément symbolique de l'Afrique » (41).

L'agonie de Perpétue représente donc le mal que souffre l'Afrique de l'intérieur et que nulle force extérieure ne peut sauver facilement.

Pour Perpétue et tant d'autres, tout se passe comme si l'indépendance a été un « miracle », un moment où il y avait un court instant de joie et de répit dans une longue marche vers le malheur. Le concept du miracle doit être pris comme une ironie par l'auteur. Le véritable miracle aurait été une indépendance réelle qui aurait permis à la nation et aux masses populaires de prendre activement leur destin à la main.

Nous remarquons un même commentaire ironique dans le roman quand le Vénérable Zambo, frère aîné d'Édouard, le mari de Perpétue, montre à quel point il est illusoire de croire en auchangement quelconque à l'indépendance. Évoquant le poste de fonctionnaire qu'occupe Édouard, Maria questionne :

- Mais, s'étonna Maria, je croyais que l'indépendance les défrayait de toutes leurs dépenses.

- Certes, certes, affirma Zambo ; certes, mais l'indépendance peut-elle durer tout le temps ? (120)

La dernière phrase de ce dialogue signifie qu'aux yeux des masses, les illusions de l'indépendance sont dissipées et l'enthousiasme des premières heures de l'indépendance va succéder la désillusion.

Conclusion

À travers cette étude, nous avons essayé de mettre en lumière les images du pouvoir dictatorial et la manière dont il est relaté dans la littérature africaine postcoloniale. Ce n'est plus un secret pour personne, la dictature est et demeure encore au jour d'aujourd'hui une gangrène qui ronge la plupart des pays de l'Afrique postcoloniale. D'ailleurs, il suffit de voir le nombre impressionnant de production littéraire qui lui est consacré pour se rendre compte de l'évidence. Certes, plusieurs travaux ont été menés sur la question de la dictature, dévoilant entre autres, ses causes, ses pratiques, ses conséquences sur la population, mais également le portrait physique et moral du dictateur, sans oublier les rapports conflictuels qu'entretiennent les écrivains des « romans de la dictature » et le régime dictatorial.

Cependant, le rôle de l'entourage du dictateur ont été le plus souvent négligés, relégués au second plan. Et plusieurs travaux traitant du thème de la dictature, ont le plus souvent mis au-devant de la scène, le dictateur comme personnage central, le seul maître à bord dans les œuvres littéraires africaines. Il s'agissait donc d'analyser les facteurs qui contribuent à la mutation d'un individu en tyran, de répondre à la question suivante : naît-on dictateur ? Ou tout au moins de susciter le débat sur une énigme bien réelle et d'actualité, à savoir un homme peut-il devenir dictateur sans être aidé par le peuple ?

C'est ainsi qu'en analysant notre corpus et en s'appuyant sur les travaux de certains critiques africains de l'ère postcolonial, comme Achille Mbembe, il apparaît clairement qu'après avoir définie la notion du pouvoir politique comme étant le régulateur de vie dans une cité, un outil de domination, de contrôle, qui est très convoité par bon nombre de personnes, nous avons opposé les deux formes de régimes politiques suivantes :

La démocratie et la dictature. Cela nous a permis de voir en quoi elles s'opposent, et pourquoi l'une (la dictature) est considérée oppressante par rapport à l'autre. Puis, nous avons évoqués le lien qui existe entre le thème de la dictature et l'écriture romanesque africaine (32).

Ce point nous a amené à la conclusion selon laquelle, les écrivains africains poussés par l'habitus, trouvent l'univers romanesque comme le lieu par excellence d'expression de leur angoisse au sujet des dérives de la dictature qu'ils vivent ou en sont témoins. Et donc, écrire la dictature s'avère un impératif catégorique pour les auteurs africains. Car comme nous

l'avons vu, prendre sa plume pour combattre la dictature est un acte non seulement démystificateur et démythificateur, mais surtout libérateur de la conscience du peuple opprimé

Bibliographie

Le Corpus

Beti, Mongo. *Perpétue et l'habitude du malheur* Paris : Buchet/Chastel, 1974.

---. *Branle-bas en noir et blanc*, Paris : Édition Julliard, 2000.

Œuvres Critiques

Abrams M.H et al. *A Glossary of Literary Terms*. Wadsworth; Cengage Learning, 2012.

Achebe, Chinua. *Le monde s'effondre*. Paris : Présence Africaine, 1966.

Achiriga J.J. *La révolte des romanciers noirs de la langue française*. Sherbrook : 2^e Edition Naaman, 1978.

Adesola M, O. "Appareil de l'administration Gouvernementale après l'indépendance dans *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Beti. *Renef : La Revue Nigériane d'Études Françaises*. 1.7 Avril, 2003 : 165-71.

Agbasiere, Julie. *The new eve in francophone African literature*. Enugu: JEEPublishers, 1999.

Aire, Victor O. *Selected essays and reviews on African literature and criticism*. Jos: St. Stephen Book House Inc, 2002.

Ambroise Kom. *Beyreuth: African Studies Series*, 2002.

Angrey, Francis U. (ed). "Les masses populaires dans *Destins parallèles* de Kitia Toure, *Renef : La Revue nigériane d'Études Françaises*. 1.7 2003 : 165-71.

Anozie, Sunday O. *Sociologie du roman africain*. Paris : Aubier Montaigne, Collection « Tiers monde et Développement », 1970.

Benac, H. *Guide pour la recherche des idées dans la dissertation et les études littéraires*. Paris : Librairie Hachette, 1961.

Boundzeki, emmanuel Dongala. [En.wikipedia.org/wiki/Emmanuel_Dongala](http://en.wikipedia.org/wiki/Emmanuel_Dongala).

Brière, Eloïse A. "Divergence entre Ferdinand Oyono et Mongo beti", *Peuples- Noir, Peuples-Africains*. Paris. 9(mai/Juin, 1979).

---. « *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* », in *KOM Ambroise (sous la direction de), Dictionnaires des œuvres littéraires négro-africaines de langues françaises*. Paris/Sherbrook : Agence de Coopération Culturelle Technique/Naaman, 198), 507-09.

---. « La réception critique de l'œuvre de Mongo Beti ». *Œuvres et Critiques*, No. III 2 et IV 1, (automne 1979).75-8.

---. *Le roman camerounais et ses discours*. Ivry : Éditions Nouvelle du Sud, 1993.

Bouju, Emmanuel. (Sous la direction de), *L'Engagement littéraire*, Rennes : Presses Universitaires de rennes/Groupe, collection « Interférences », 2005.